

Québec français



**L'ogre mangeur d'enfants**  
*L'inévitable* de Jean-Paul Roger

Hans-Jürgen Greif

Number 155, Fall 2009

Littérature et sexualité : le livre mis à nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Greif, H.-J. (2009). L'ogre mangeur d'enfants : *L'inévitable* de Jean-Paul Roger. *Québec français*, (155), 39–42.

## L'OGRE MANGEUR D'ENFANTS

*L'inévitable* de Jean-Paul Roger

PAR HANS-JÜRGEN GREIF\*



• Rubens, *Saturne dévorant l'un de ses enfants*, 1637-1638.

Il y a presque dix ans, Jean-Paul Roger a publié un roman devant lequel bien des critiques ont reculé : *L'inévitable* transgressait l'un des tabous les plus respectés, celui d'une relation incestueuse. La littérature occidentale a produit plusieurs exemples de relations mère-fils ou père-fille, mais exposer au grand jour celle entre parent et enfant du même sexe est extrêmement rare. Il y a quelques années, la nobélisée Elfriede Jelinek a présenté, sur la célèbre scène du Burgtheater de Vienne, l'amour / haine entre mère et fille, un des succès à scandale les plus discutés dans l'ancienne capitale de la culture européenne. Plus près de nous, Roger a suivi son propre chemin avec son roman autobiographique où il relate sa relation avec son père. À l'époque, ceux qui ont lu le roman, sans égard au sexe, en ont été soit bouleversés, soit dégoûtés, le qualifiant d'œuvre d'un « courage extraordinaire », d'« infinie tristesse », d'« obscène », d'« inadmissible », d'« infâme étalage de ce qui devrait se taire ». Ils n'avaient pas compris qu'il s'agissait non seulement d'une œuvre nécessaire, mais également d'un texte d'une très grande valeur littéraire.

### LE PASSÉ DEVANT LE TRIBUNAL

Depuis dix ans, les révélations entourant l'éducation de jeunes garçons dans des institutions religieuses en Amérique du Nord, tant du côté des États-Unis que du Canada, ont ébranlé même des sociétés comme celle du Québec, marquée, dans les centres urbains du moins, par une tolérance à l'égard de l'altérité qu'il n'est pas facile de trouver ailleurs : mariage entre partenaires du même sexe, parades gaies, déghettoïsation des homosexuels (le Village montréalais est une exception), familles reconstituées tous azimuts, éducation sexuelle dans les écoles où les enfants apprennent que l'amour entre deux hommes ou entre deux femmes n'est qu'une variante de l'amour qu'ils observent à la maison entre papa et maman – la liste est longue. Pourquoi alors ce roman de Roger est-il toujours d'actualité puisque nous sommes si tolérants et si libérés d'anciens préjugés ?

### PLAISIRS COUPABLES

Résumons le point de départ du roman. À l'âge de six ans, Paul trouve dans une enveloppe des photos sur lesquelles un adulte et un adolescent font l'amour. Il ne comprend pas ce qui y est représenté, mais le visage du jeune homme lui plaît, il se dit qu'il aimerait l'avoir comme ami. Paul se fait surprendre par son père, en petite tenue (il s'appelle Gérard et vient de laver son *char*), qui demande à son fils s'il aime ce qu'il voit sur les photos. S'ensuit une scène de séduction purement charnelle : le père, habituellement violent, qui bat sa femme et ses enfants, se fait soudainement doux, il parle



• James Pradier, *Niobide blessé* (détail), 1822.

bas, dit des mots inconnus, « amour », « beauté ». La scène se termine par une fellation pendant laquelle le père se masturbe. Ainsi commence une relation qui va durer dix ans. L'aîné du couple avait refusé les avances du géniteur ; il est le préféré de sa mère, alors que cette dernière avait espéré à la place de Paul une fille. Très vite, elle se rend compte que les liens qui se tissent entre son mari et le cadet sont d'un ordre différent de ceux qu'il entretient avec les autres membres de la famille. Bientôt, tout le monde s'en doute, une sœur de la mère tente de faire parler le garçon, en vain. Il reste muet, car s'il dénonçait le père, ce serait la prison pour ce dernier. La tante tire sa conclusion : « S'il ne parle pas... c'est qu'il aime ça ! » (p. 55).

Paul ne parlera jamais. Il vit tous les jours son secret, souvent plusieurs fois. Ce que le père fait avec lui – et lui avec le père – restera enfoui dans son cœur dès le premier jour (« C'est notre secret, nos moments d'hommes », dira Gérard ; « J'ai un amoureux qui m'avale et je ne peux pas le dire ni à maman ni à personne », raconte Paul, p. 35). Oui, l'enfant *semble* consentir, voire aimer les agissements de son père : « Tripoter, fouiller, masturber. C'est plus fort que moi ; chaque fois j'ouvre les jambes, ça m'excite, ça me fait du bien » (p. 43). Une relation purement libidineuse, empreinte de brutalité et de soumission : si le père est contrarié, il devient violent, même quand il s'agit de son fils préféré. Quand ce dernier brise accidentellement un fluorescent, il est sauvagement battu, au point où sa mère, apeurée, faible, toujours hésitante, prend sa défense. Ici, comme au moment où Paul décide de ne pas révéler sa relation avec le père, le lecteur, même s'il connaît peu la psychologie de l'enfant, apprend jusqu'à quel point la pensée enfantine est lucide, toujours basée sur une équation simple : si je n'obéis pas, je serai puni. Il vaut donc mieux me conformer.

Jean-Paul Roger

L'Inévitable



XYZ

## UN OGRE DE TOUS LES JOURS

On aura compris que le père est un *macho gai*, il ne veut pas que Paul soit une « femelle ». Constatant, le roman nous rappelle le comportement de « l'ogre », la méticulosité vestimentaire de ce charpentier-ébéniste, sa tyrannie quand il demande son petit déjeuner (œufs, bacon, tartines, tout doit être exactement selon ses instructions, sinon, il fait pleuvoir des claques), sa façon de conduire sa voiture, les soins qu'il prodigue à celle-ci, tout un ensemble de règles qui trahissent un esprit obsessionnel, autoritaire, intransigent, égocentrique, au cœur de glace. Quand Denis, son fils aîné, se noie, Gérard se met en scène ; il est celui qui considère cette épreuve comme une parmi tant d'autres, persillant son discours de la prière des alcooliques anonymes, *La prière de la sérénité* (car il est alcoolique, aussi) : « Réconforter les autres avec les mots des autres. De lui, rien. Pas de douleur, pas d'émotion, pas de larmes, que la répétition des prières, de ses déboires d'alcoolique dont il s'est sorti grâce à son courage, à sa persévérance... Papa, parleleur de ce que tu caches, de cette vérité qui te fait venir. J'aimerais crier que c'est un menteur, un ejaculateur muet. Il a même enregistré nos ébats pour me prouver que je jouis plus fort que lui, qu'il me fait du bien, que j'aime ça » (p. 177).

La rectitude politique nous fait dire que cet homme est un monstre, alors qu'une autre voix nous murmure à l'oreille qu'il s'agit d'un homme comme tant d'autres. Il frappe sur les membres de sa famille pour se défouler et pour affirmer sa masculinité, qu'il remet sans cesse en question. Il s'est marié parce que la société le lui demandait et qu'il fallait afficher sa normalité. Il a fait deux enfants avec sa femme ; il peut présenter au monde une famille belle comme une image d'Épinal. Il avait sombré dans l'alcoolisme parce qu'il voulait oublier, le temps d'une cuite, l'effort de se conformer, car il n'a pas été en mesure de mener la vie qu'il aurait voulu vivre. Autrement dit, il est le violeur violé. Le voleur de vie à qui les autres ont volé la sienne. C'est le menteur cachant ses mensonges qui sort ses griffes pour se défendre. Il frappe le premier pour ne pas recevoir de coups.

Cet homme est un homosexuel qui n'a pas seulement cette interminable « aventure » avec son fils. Il séduit d'autres garçons, apprentis ou camarades de Paul. Tous sont beaux, masculins, s'affirment et sont le reflet de ce qu'il a été, lui, dans sa jeunesse, avant de tomber dans le piège du mariage. Il méprise les femmes, la sienne moins que les autres, puisqu'elle est la mère de ses fils, du cadet en particulier. Mais le sort veut que sa femme ne l'aime pas, ne l'ait jamais aimé, qu'elle le



Boire sans soif et faire l'amour en tout temps,  
il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

BEAUMARCHAIS

repousse, au lit comme au salon. Le couple Tous deux mènent des vies à l'opposé l'une de l'autre, se faisant mal chaque jour parce qu'ils savent où frapper.

### L'INTERMINABLE DESCENTE AUX ENFERS

La maison devient un lieu infernal où l'on pense continuellement à la mort. C'est l'endroit du faux amour qui engendre l'agonie. Enfermé dans son silence, Paul ne voit aucune issue pour échapper au père amoureux. Il sait très bien que cet homme est un satyre dont il aperçoit, trop tard, les cornes et les pieds de bouc. À seize ans, le jeune homme se livre, dans la chambre sordide que Gérard a louée à Montréal, à des pratiques sexuelles qui comblent la lubricité du père, mais aussi la sienne. Dans ce neuvième chapitre, le chapitre clé du roman, Paul atteint le paroxysme dans sa relation incestueuse. C'est ici qu'il se détache, qu'il avoue son rêve : « Je veux être autonome, libre, sans liens ni attaches » (p. 142). Il le devient au moment où, dans une lutte avec le père que ce dernier voulait comme un simple jeu entre hommes, il le blesse et, pris de remords, fait une fugue de trois jours. Quand il revient, son père a vieilli, il est diminué par « l'accident », qui rappelle étrangement la blessure que Dieu a infligée à Jacob.

Ce revirement n'est pas dû à la rencontre de l'adolescent avec une autre enfant, Lucille, qui lui révèle le corps féminin, ni à celle avec un jeune prostitué au parc Lafontaine. Il est déjà trop tard pour Paul, il a été brisé par la « main enclume [du père] sur [s]a nuque » (p. 43). Son sort est devenu *inévitabile*. Après ce chemin, que d'aucuns qualifieraient de chemin de croix, il s'est fermé pour toujours à l'amour, qu'il confond avec le plaisir. Cette méprise, il la taira et l'occultera aux yeux du monde, comme il s'est tu quand Gérard le lui avait demandé, dix ans auparavant. Il connaît sa vérité : « Voilà ce que je serai : un combattant figé dans la crainte de l'autre ; un homme qui aura peur de devenir un ogre, un criminel » (p. 127). Pour lui, la rencontre avec l'amour est impossible. Ce sentiment a été détruit par une longue suite de mensonges.

Dans le roman, Paul est incapable de fixer sur papier ce qu'il ressent pour ses parents. Il écrit, bifurque rapidement vers le dessin, déchire les pages. Après la mort de son frère, noyé dans « quatre pieds d'eau » parce qu'il voulait impressionner les frères de son amie par sa capacité à retenir son souffle, Paul dit : « C'est moi, maintenant, le premier fils, c'est moi, ton gars » (p. 181). Il veut mourir, lui aussi, pour échapper au père.

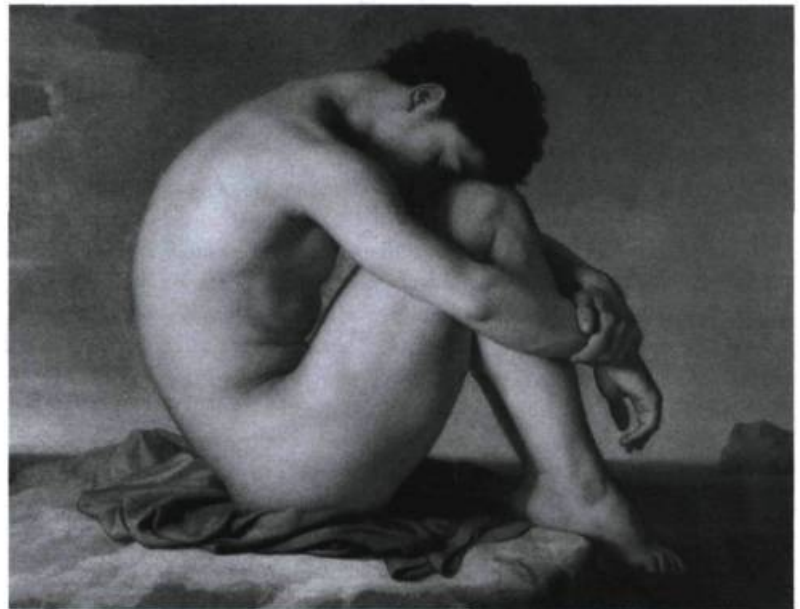
À treize ou quatorze ans, Paul s'était creusé un terrier, un trou dans la terre, humide, froid. Il se déshabille, s'accroupit, défèque, voit clairement ce qu'il lui

arrive, à lui et à ceux, si nombreux, qui subissent et subiront son sort. « Ma peau fendillée laisse entendre les gémissements des garçons, des enfants, des filles, des petits, des tout-petits, des bébés tripotés... *Tous des lys cassés. Nous sommes marqués au fer rouge, une plaie intérieure ouverte, à vif, et le temps ne répare rien* » (p. 124 – je souligne). Dans ce trou qui aurait pu devenir sa tombe – car, pour un adolescent, la vie ne signifie encore rien, il peut la jeter parce qu'il ne connaît pas encore l'œuvre du temps –, il se sent comme « la faille qu'ils [ses parents] ont eue, la gale dans le portrait familial » (p. 125). Pendant trop longtemps, il a consommé une drogue dure, celle « du faux amour, l'amour sale, l'amour paternel » (p. 122).

### LE PALIMPSESTE DU PARADIS PERDU

Ce livre est une réflexion sur le paradis inconnu que peut être la vie. Il est bouleversant parce que le « je » du narrateur est celui de l'auteur, parce que ces pages sont une terrifiante autofiction qui n'a rien à voir avec les notions d'érotisme, de pornographie, de la mise à nu du moi pour quémander la pitié. Dire que la vie de ce garçon a été dure, à la limite du supportable, tant du point de vue physique que mental, serait mal lire le palimpseste sous nos yeux : derrière ces mots s'en cachent d'autres qui nous disent que le texte que nous lisons est incomplet. L'écriture originelle a été effacée et remplacée par des phrases dans une langue que nous pouvons comprendre. Les cris ont disparu dans cette prose maîtrisée, sans excès, équilibrée et domestiquée pour le lecteur d'aujourd'hui. Le ton de la tragédie antique lui manque. Jamais de pathos, pas

• Hippolyte Flandrin, *Jeune homme nu assis au bord de la mer*, 1836.





## L'intertextuel

*Avec des gestes précipités, elle entreprit de déboutonner sa blouse puis elle envoya voler ses souliers. Clovis la vit faire glisser sa culotte et son jeans le long de ses jambes fuselées qui portaient encore le hâle de l'été dernier. Et lui, fasciné par le triangle isocèle des Bermudes où il aventurerait bien sa balise Argos, resta là, [...] le souffle court, les bras ballants, planté comme un couillon de cinquante-trois ans, à maudire l'élasticité cotonneuse de bobettes bien incapables de contenir l'appendice d'un Pinocchio en pleine menterie. [...] Sans doute n'était-ce ni le lieu ni l'heure, mais une étonnante élévation de sa pensée lui fit venir à l'esprit une résurgence de la Renaissance quand il frôla ce que Belleau, le dauphin de Ronsard, dans son langage fleuri appelait le mont feutré de mousse délicate, tracé sur le milieu d'un filet escarlatte, ce que de son côté le leader de la Pléiade nommait plus prosaïquement la vermeillette fente. C'est sur ce filet vermeil que Clovis porta son attention.*

Luc Baranger, *La balade des épavistes*, Alire, 2006, p.137-138.

de grandes tirades ni de chœur, mais un récit rempli d'images familières devant lesquelles nous fermons volontiers les yeux.

On m'a demandé si cette autofiction était de la « bonne littérature ». Il faut s'entendre sur le sens des termes. Il ne s'agit pas d'un texte que l'on pourrait classer sous la rubrique des « belles lettres », car il a un but précis, il est né d'une mémoire individuelle qui ne parle pas seulement pour elle-même, mais qui est plurielle. Ce livre établit une problématique, transmet un savoir. Cependant, par le traitement du sujet et en utilisant les moyens esthétiques à la disposition de l'écrivain, le roman transcende ce qui nous est familier. Le mythe, la légende, le conte, la tradition orale populaire livrent le fond de cette œuvre : le sort de cette famille se compare à celui des tribus antiques condamnées par les dieux, sans rédemption possible. À plusieurs reprises, Paul nous rappelle que son père le « mange », ou l'« engloutit ». Pour se libérer, il lui faut « tuer » l'ogre ou le minotaure qui l'attend au centre du labyrinthe. Contrairement au mythe, le vainqueur n'a pas recours à la ruse pour retrouver le chemin du retour, il restera prisonnier de son errance jusqu'à sa fin.

### UN LIVRE EST BON OU MAUVAIS

Avec *L'inévitable*, Roger a réussi un rare tour de force sur plusieurs plans. D'abord celui qui, lors de la première lecture, concerne l'effet de réel. Si l'on croit que les événements relatés sont invraisemblables, c'est parce que nous refusons d'admettre leur véracité. Au tout début du livre, dans ses remerciements, Roger soutient : « Certains m'ont dit qu'il y a trop de ces "choses", et j'ai répondu : "Ce n'est rien comparé à ce que j'ai vécu, à ce qu'un enfant abusé peut vivre !" On n'imagine pas ce genre de chose » (p. 9). En effet, nous n'acceptons en général que ce que nous connaissons, le familier. Les agissements du père et le consentement du fils, son détachement de l'ogre et son revirement – il s'adresse une dernière fois au père dans l'épilogue, avec une seule phrase, hallucinante, « Je t'aime » (p. 195) – ne sont compréhensibles qu'à ceux et celles qui ont connu une enfance comparable. Ensuite, il faut passer à un autre niveau, celui du sens et de la portée du livre. Là, on se rend compte que Roger exprime l'indicible. Il réussit à transposer dans des mots ce que son personnage n'a pas été en mesure de dire à voix haute puisqu'il s'est interdit de recourir aux mots. C'est l'écrivain qui la prend à sa place, c'est lui qui écrit, transpose, modèle, façonne la pensée de Paul afin de la rendre intelligible. Chaque page est une victoire sur le mutisme, le non-dit qui, dans la vraie vie, s'estompe nécessairement avec l'individu n'ayant eu ni l'occasion ni la faculté de s'exprimer. Ici,

les mots survivent, en noir sur blanc. Ils ne peuvent plus disparaître. Ils restent par les images, les métaphores, capables de conférer au texte sa pérennité. Les événements ont été scrutés, analysés, filtrés maintes fois par l'écrivain, qui les a agencés de façon à mener son lecteur à l'acte de purification, après quoi il n'y a plus rien à dire. Roger a terminé la rédaction de ce livre « avant qu'[il] soi[t] emporté par la désorganisation de [s]es souvenirs » (p. 9). Il n'en écrira pas d'autre. Qu'aurait-il encore à dire ? La tragédie s'est terminée sur l'acte de libération, le héros a survécu, mais il est condamné à se taire. Le spectateur se lève. Il est trop assommé pour applaudir comme d'autres qui n'y voient qu'une représentation réussie sur le plan esthétique. Il tente de se détacher des voix qui résonnent encore à son oreille, mais il les porte désormais en lui. Il ne pourra plus les faire taire, même s'il le voulait.

Dix ans après sa publication, le livre n'a pas pris un grain de poussière. Toujours pertinent, voire percutant, il a grandement contribué à aiguïser notre conscience et notre vigilance. Les ogres continuent leur chemin, mais les victimes se taisent de moins en moins. □

\* Professeur émérite (Université Laval) et écrivain